

Enfants-soldats d'Afrique, destins en guerre dans *Allah n'est pas obligé*, d'Ahmadou Kourouma.

Dr Salah AIT CHALLAL,
Université M. Mammeri, Tizi Ouzou

Abstract: Africa is one of the oldest continents of the earth and one of the oldest civilizations of humanity. But at the moment, it remains trapped in its colonial past in the face of the challenges of the future. By questioning Ahmadou Kourouma's book, *Allah n'est pas obligé*, we have tried to show how the main character, appropriates the child soldier identity and becomes a prisoner of history by switching to violence. By the power of words drawn from dictionaries, he was able to exchange arms against the verb.

Résumé: L'Afrique est l'un des plus vieux continents de la terre et l'une des plus vieilles civilisations de l'humanité mais elle reste, à l'heure actuelle, prisonnière de son passé colonial face au défi de l'avenir. En interrogeant l'ouvrage d'Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*, nous avons essayé de montrer comment le personnage principal, s'approprie l'identité d'enfant-soldat et devient prisonnier de l'h(H)istoire en basculant dans la violence. Par le pouvoir des mots puisés dans des dictionnaires, il a pu troquer les armes contre le verbe.

Introduction

Il s'agit, à travers cet article de (dé)montrer comment l'Afrique, terre plusieurs fois millénaire, est restée, malgré les Indépendances, prisonnière des violences.

L'étude du discours fictionnel autour de la guerre montre que Kourouma effectue «un travail de mémoire : celui de l'histoire à reconstituer et celui des mots toujours chargés de connotations dont il recadre passablement les définitions », (Gbanou, 2013 : 112). Il ne s'agit pas d'«enfermer chaque acteur de l'Histoire dans un destin tracé à l'avance où la question de sens n'a plus aucune place », (Stora, 2008 : 99) mais plutôt de « comprendre que le sens est pluriel », (Idem:100), c'est-à-dire s'altérant et altérant, par un effet de contamination dans le discours les comportements des acteurs.

En partant de l'hypothèse que le traitement de l'histoire devrait se faire à travers le paradigme de la complexité, l'interrogation de l'œuvre de Kourouma constitue un éclairage de plus pour comprendre ce continent et les convulsions qui l'agitent.

1. Kourouma, un témoin privilégié de l'Afrique des Indépendances

C'est à travers la narration de la guerre civile que Kourouma va parler de l'Afrique. Le roman *Allah n'est pas obligé* se présente sous la forme de chroniques sociopolitiques des événements tragiques qui ont secoué la Sierra Leone et le Liberia. Cette chronique est d'autant plus vraie qu'elle émane d'un auteur qui avant d'être écrivain était enrôlé comme soldat dans le régiment des tirailleurs sénégalais et assista à la chute de Dien Bien Phu.

2. La guerre civile comme sujet de fiction

L'Afrique est le continent qui a connu le plus de guerres civiles. La Somalie, le Nigéria, le Tchad, le Rwanda, le Soudan, la Guinée Bissau pour ne citer que ces pays constituent des exemples édifiants de cette situation. Mais ce qui caractérise particulièrement ces guerres, c'est l'utilisation des enfants comme recrues sur les champs de bataille. Ils ont entre 07 et 18 ans et sont recrutés de force. Ils sont à la merci des seigneurs de guerre locaux qui les utilisent dans les cuisines, comme transporteurs ou pour les sévices sexuels. Ils sont plus de 150.000 sur les espaces de guerre africains. Leurs noms : enfants-soldats, small soldiers, child soldiers, craps, kadogos, little bees...

Dans *Allah n'est pas obligé*, l'enfant-soldat s'appelle Birahima. Il rend compte de ses expériences avec les autres enfants-soldats, les seigneurs de guerre, les marabouts et les hommes politiques. La mise en récit des événements s'apparente au mixage du griot conteur, dépositaire de l'histoire sociale du groupe, ici les Malinkés. Dans cette œuvre, il mélange, selon Gbanou (idem: 17), les trois genres dominants de la culture mandingue : un premier genre, le *maona* qui chante les figures mythiques de la culture populaire, à la manière de l'épopée ; un deuxième qui correspond aux contes classiques et qui se dit le soir à la tombée de la nuit et enfin un troisième, le

donsomana, qui est le récit des chasseurs et qui se dit dans le cadre de leur confrérie. A travers cette tripartition générique, c'est l'histoire des personnages qui se mêle à celle de la communauté et du continent. Le passé rejoint le présent pour souligner une forte conscience de l'avenir. Cette hybridité générique donne au récit un air de «blabla », de « salades » comme le souligne Ibrahim, l'enfant-soldat dans l'incipit du livre « Je décide le titre définitif de mon blabla... ». Ce qui rapprocherait le texte plus du verbiage décousu que d'une construction narrative élaborée. Mais ce n'est qu'une apparence car cette hybridation répond à d'autres impératifs.

3. La guerre comme identité

Le personnage Birahima en se racontant raconte le monde qui l'entoure ; un monde chaotique, vacillant qui change au gré des batailles, des fuites et de la mort. Décrire la guerre dans ce cas amène le personnage à faire du « coq à l'âne », c'est-à-dire à opérer des digressions en permanence. Mais cela rejoint dans la réalité la structuration du langage chez l'enfant. En effet, l'acquisition du langage se fait, chez ce dernier, « non par simple extension du vocabulaire mais par une série de divisions internes (...) A chaque étape, les quelques mots dont il dispose, sont pour l'enfant tout le langage et lui servent à désigner toutes choses, avec une précision croissante » (Genette, 1966 :165); d'où l'impression de recyclage et de répétition de certaines formules propres au genre oral. A travers son récit, Birahima nous fait découvrir ceux de sa condition qui sont ses héros: les enfants-soldats. Ils portent tous des pseudonymes : Le Malin, Tête Brulée, Le Terrible, La Panthère, La Foudre, La Vipère, Le Fou, Le Fier, Le Maudit... Ils ont à leur actif des « faits d'armes » et des grades que leur distribuent généreusement les chefs de guerre. La violence devient pour eux un jeu.

Birahima nous fait aussi découvrir les seigneurs de guerres, milices incontrôlables qui se partagent les territoires, les populations et leurs richesses: Charles Taylor, Samuel Doe, Prince Johnson, Sœur Hadja Gabriele Aminata...qu'il traite de bandits, de traîtres, de dictateurs...

4. La parole à la place de la kalachnikov.

C'est après sa désertion et son retour en Côte d'Ivoire que Birahima a commencé à raconter sa guerre, ses guerres. C'est avec l'aide de dictionnaires que va s'opérer la reconversion dans la vie civile. Ceux-ci ont été récupérés sur un fonctionnaire Malinké qui les utilisait comme outil de travail d'interprète auprès du HCR (Haut Commissariat aux Réfugiés) et qui a été assassiné, « Sikini ne savait que faire des dictionnaires. Il me les a offerts tous. J'ai pris et gardé le Larousse et Le Petit Robert pour le français ; l'inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire ; Le Harrap's pour le pidgin. Ce sont ces dictionnaires qui me servent pour ce blabla » (p.231).

Ce don va revêtir une importance capitale pour Birahima. Dès lors la parole à travers les mots va devenir le lien qui le retient aux hommes. Par la communication, il advient comme « je » dans la communauté socioculturelle. Ce qui le soustrait à l'univers de la Mort et le soumet à l'interdit du Crime.

Cette rencontre avec les livres (les dictionnaires) est une forme de résurrection car elle coïncide avec le retour de Birahima à l'humanité, à la vie. Pour la première fois, il va pleurer en apprenant la mort de sa tante Mahan lorsqu'il saura qu'elle s'était tant inquiétée pour lui. A partir de là, l'enfant-soldat de douze ans, cette machine à tuer qui ne se préoccupe pas du prix d'une vie et dont les drogues ont brûlé la tête, va raconter sa « vie de merde, de bordel de vie dans un français approximatif, un français passable pour ne pas mélanger les pédales dans les gros mots » (p.11). Le fil de la communication est tellement tenu et tellement précieux qu'il s'astreint à un travail de vérification lexicale. Par la médiation des quatre dictionnaires, il noue le fil avec des lecteurs issus d'horizons différents, dans une démarche explicative.

Lui qui rejetait l'école qu'il a quittée très tôt parce que celle-ci « ne vaut pas le pet de la grand-mère » (p.9), lui qui n'a de français qu'un parler approximatif, découvre soudain la thérapie par les mots pour dire l'indicible : la guerre et ses ravages.

5. La redécouverte de soi et (re) connaissance des siens

« J'avais un trésor inépuisable de proverbes, un vêtement pour habiller chaque instant, un couvert pour toutes les jarres, » disait le héros de Salih en parlant de sa culture soudanaise (1972 : 39). C'est dire l'importance que revêt ce genre d'expressions langagières dans les échanges quotidiens en Afrique. Les proverbes et autres expressions idiomatiques, au delà de leur valeur rhétorico-pragmatique, constituent des marqueurs identitaires pour les locuteurs. A la manière des griots, les connaître permet de montrer son savoir, sa sagesse et son appartenance à la lignée de ceux qui savent et ceux qui disent. En s'appropriant cette manie des définitions, chère aux diseurs, il arrive ainsi à redécouvrir ses racines, lui qui rejetait les codes de bonne conduite et la sagesse des siens. Dès lors, il truffera son récit de proverbes comme pour l'ancrer dans l'authenticité africaine. A travers Birahima, Kourouma livre au lecteur un riche répertoire de dictons et de maximes puisés de la sagesse de l'oralité:

-« Allah ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée » pour souligner la foi en Allah, Dieu unique, Créateur de l'univers;

-« Un enfant n'abandonne pas la case de sa maman à cause de l'odeur d'un pet » pour affirmer la fidélité et respect que l'on porte à sa mère quelles que soient les circonstances vécues;

-« Le genou ne porte jamais le chapeau quand la tête est sur le cou », pour dire le respect des enfants pour les aînés dans les sociétés africaines;

-« On suit l'éléphant dans la brousse pour ne pas être mouillé par la rosée » pour montrer qu'on est protégé quand on connaît un grand personnage. L'allusion à la corruption et aux passe-droits dont sont victimes les sociétés africaines est ici évidente.

En redécouvrant la valeur et le pouvoir des mots du groupe, le personnage de l'enfant-soldat redécouvre son autre « moi », c'est-à-dire sa partie humaine. Il n'est plus un caillou dans un rivièrre mais un grain dans un sillon.

6. Des mots pour des maux qui ravagent l'Afrique

Parmi les pratiques que Kourouma dénonce et qui servent de lit à beaucoup de dérives, l'auteur cite certains rites qui ont cours dans certaines sociétés africaines. La rite de l'initiation constitue une pratique qui consiste à garder une liaison mystique avec l'espace traditionnel d'origine et permet à l'enfant de s'affirmer face aux aléas de la vie. Cependant, son caractère fermé peut mener à des cloisonnements marginaux d'où peuvent naître des idées extrémistes comme le désir de constituer des bandes armées, thème de ce récit.

La superstition et la sorcellerie sont des pratiques ancestrales qu'exploitent les seigneurs de la guerre pour commettre leurs crimes et leurs rapines. Il en est de même de la catégorie des sorciers et des guérisseurs, figures très récurrentes en Afrique, et qui participent de la même volonté d'exploiter la crédulité des pauvres gens souvent malades et dans le désarroi.

Un autre fléau, qui ne cesse de ravager l'Afrique est l'excision. La mère de Birahima a subi cette affreuse mutilation. De même, sa tante a fait l'objet de violence sexuelle. Ces pratiques sont malheureusement étendues en Afrique, que vivent les femmes et les enfants des deux sexes.

Enfin, La dictature et le banditisme politique constituent, aux yeux de l'auteur, la plaie la plus profonde à laquelle est confronté le continent. Les figures de Samuel Doe, Charles Taylor, Kadhafi (Lybie), Compaoré (Burkina Fasso), Eyadema (Togo), Boigny (Cote d'Ivoire) apparaissent à ses yeux, tour à tour, selon ses propres termes, comme des dictateurs, des caïmans, des criminels...

Le rejet par Kourouma de certaines pratiques ancestrales ne signifie pas qu'il tourne le dos à l'authenticité de la culture africaine. Bien au contraire, il a toujours défendu « l'africanité » mais sans les fossoyeurs et les parasites.

Conclusion

Continent plusieurs fois millénaire, ayant connu plusieurs civilisations, l'Afrique demeure la terre des paradoxes. Elle paye aujourd'hui le prix de sa soif de liberté. Son morcellement en micro -

États rend toute tentative d'union en grands ensembles aléatoire. L'érection des systèmes dictatoriaux comme forme de gouvernance, avec tous les lots de maux qui l'accompagnent risquent de compromettre son avenir. Les problèmes posés par Kourouma dans *Le soleil des Indépendances* en 1968 se retrouvent un demi siècle plus tard dans *Allah n'est pas obligé* parce que « L'Afrique ne nous demande pas nos divisions, mais ce que nous faisons pour les réduire. » (Hama 1974 :45). *Les jeunes ne sont pas obligés...*

Références bibliographiques

- Gbanou S., 2013, *Ahmadou Kourouma, Allah n'est pas obligé. Etude critique*, Champion. Paris.
- Genette G., 1966, *Figures I*, Seuil, Paris.
- Hama B., 1974, *Les grands problèmes de l'Afrique des indépendances*, Oswald, Paris.
- Kourouma A., 2000. *Allah n'est pas obligé*. Seuil, Paris.
- Salih T., 1972. *Saison de la migration vers le Nord*, Sindbad. Paris.
- Stora B., 2008. *Les Guerres Sans Fin*, Stock, Paris.